



Bertrand Meyer-Stabley

Majesté!

BIOGRAPHIE

Pygmalion

Extrait de la publication

Bertrand Meyer-Stabley

Majesté !

Elizabeth II est la femme la plus célèbre du monde et pourtant sa véritable personnalité reste en partie un mystère !

La Grande-Bretagne fête, en 2012, ses soixante ans de règne. Car, depuis 1952, Sa Majesté, chef suprême de l'Église anglicane, généralissime des forces armées, tient bon ! Avec courage et dignité. Contre vents et marées. Le devoir chevillé au corps, elle assume, sans lassitude aucune, les charges de la fonction royale, même si ses proches ne lui ont pourtant rien épargné : séparations, divorces et crises familiales. Sans compter l'*annus horribilis* marquée par le divorce de la princesse Anne, la séparation des ducs d'York puis des princes de Galles et, point d'orgue symbolique, par l'incendie du château de Windsor. Mais la somptueuse cérémonie de mariage entre le prince William et Catherine Middleton, extraordinaire manifestation de relations publiques, semble avoir tout effacé.

Dans ce livre très documenté, Bertrand Meyer-Stabley nous raconte 60 ans de règne, les grands événements d'une vie, côté cour comme côté jardin. Il nous dévoile la femme dans l'ombre de la reine, nous invite à découvrir une héroïne à la fois humaine et dure comme le diamant, inébranlable et désemparée, volontaire et fataliste, drôle et amidonnée, casanière et globe-trotteuse. Il nous explique enfin pourquoi la couronne britannique reste envers et contre tout la Rolls-Royce des monarchies et la dernière à pouvoir jouir d'un tel appareil.

Descendant d'Elizabeth Sarah Stabley, dame d'honneur de la reine Victoria, Bertrand Meyer-Stabley a longtemps vécu à Londres. Auteur de six livres sur les Windsor, il a été l'attaché de presse en France du premier livre de la princesse Marie-Christine de Kent et le commissaire de l'exposition consacrée au duc et à la duchesse de Windsor au château de Candé. Il a déjà publié La vie quotidienne à Buckingham, traduit en douze langues.

Pygmalion

Extrait de la publication

MAJESTÉ !

DU MÊME AUTEUR

Albums

Nadar, Encre

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions

Biographies

Grace, Librairie Académique Perrin

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin

Les Monaco, Plon

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette

Charles, portrait d'un prince, Hachette

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes)

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin

Edwina Mountbatten, Bartillat

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion

Noureev, Payot

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion

La Véritable Elizabeth Taylor, Pygmalion

Juan Carlos et Sophie, Payot

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion

James Dean, Payot

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion

La Véritable Gala Dali, Pygmalion

Sir Elton John, Payot

La Véritable Diana, Pygmalion

La Véritable Maria Callas, Pygmalion

Première Dame, Bartillat

L'Impératrice Indomptée : Sissi, Pygmalion

La Véritable Ava Gardner, Pygmalion

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion

La Comtesse Tolstoï, Payot

Oona Chaplin, Pygmalion

Marie Laurencin, Pygmalion

BERTRAND MEYER-STABLEY

MAJESTÉ !



Pygmalion

L'auteur répond volontiers à ses lecteurs sur son e-mail :
bertrand.meyer239@orange.fr

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0796-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

HONNI SOIT QUI MAL DÉPENSE ! À l'heure où l'austérité prônée par le Premier ministre David Cameron inflige ses redoutables effets, le royaume tout entier sort ses petits fours et fête avec éclat, au printemps 2012, le Jubilé de diamant de sa souveraine. L'occasion d'un bilan mais aussi et surtout d'un vibrant hommage populaire. Juste avant les jeux Olympiques de Londres, le pays s'offre une jolie cure d'Elizabethomania.

Car, depuis soixante ans, la reine tient bon ! Avec courage et dignité. Contre vents et marées, elle fait face. Le devoir chevillé au corps, Elizabeth II assume, sans lassitude aucune, les charges de la fonction royale, même si ses proches ne lui ont rien épargné : séparations, divorces et crises familiales. Là, où n'importe qui à sa place aurait déjà quitté la scène pour se réfugier loin du pouvoir, Sa Majesté n'a pas rendu sa couronne et veille au prestige de sa dynastie à la patine inimitable.

Depuis 1952, le monde entier participe au spectacle si minutieusement mis en scène que le pays s'octroie à lui-même : mariages, couronnement, deuils, naissances, baptêmes, idylles et jubilés. Une superproduction made in England ! Grâce à Elizabeth II, la monarchie anglaise reste la Rolls-Royce des monarchies et la dernière à afficher un tel apparat. En mégastar de la distribution, la reine a, paradoxalement, réussi à conserver sa part de mystère.

Majesté !

Elle est à la fois une personne singulièrement ordinaire (qui aime les plaisirs traditionnels de la gentry) et parfaitement extraordinaire, donnant de la monarchie une image hors du temps, symbole de stabilité, de continuité.

Elle représente intensément l'Histoire dans un style qui n'appartient qu'à elle et a traversé toutes les tragédies de son époque. C'est à l'âge de dix ans, lors de l'abdication d'Edward VIII, qu'elle sait qu'elle sera reine un jour. De dix à vingt ans, elle connaît la tendresse familiale mais aussi les épreuves de la guerre. De vingt à quarante ans, elle vit un mariage d'amour et éprouve quatre fois les joies de la maternité, mais aussi les servitudes d'une couronne qui lui échet trop tôt. De quarante à soixante ans, un grand règne se confirme, même si les mariages de ses enfants annoncent des tempêtes. 1992 constitue la fameuse *annus horribilis* entre divorce de la princesse Anne, séparation des ducs d'York puis des princes de Galles, et, point d'orgue symbolique : l'incendie du château de Windsor. Elizabeth II prend des décisions spectaculaires, se soumet à l'impôt sur certains revenus et ouvre Buckingham Palace au public, l'été. Mais la mort brutale de la princesse Diana, à l'été 1997, vient souligner ostensiblement le divorce entre le peuple et une monarchie jugée parfois hautaine et prisonnière de ses codes. La reine reprend la main et entre alors dans une savante période de communication tous azimuts. Il s'agit de se montrer plus humaine, plus proche de ses sujets et au diapason de son pays. Elle accepte le gel pendant onze ans de sa liste civile, dit adieu à certains signes extérieurs de richesse et montre surtout la qualité du travail quotidien de la famille royale sur son site Internet, sur Facebook et sur Flickr. On joue pleinement le prestige d'une monarchie entrée dans le XXI^e siècle à l'écoute de son temps, même si la vie de Buckingham Palace semble toujours très XIX^e siècle et que l'éphéméride de la cour St. James déborde d'audiences accordées à des ambassadeurs, des juges et des évêques. Le palais reste entièrement centré sur la personnalité de la reine et, à quatre-vingt-six ans, elle tient toujours les rênes de la monarchie par son dévouement total à sa fonction, même si le rôle du prince Charles devient grandissant. Elle joue désormais aussi la carte de la jeunesse avec ses petits-enfants qui font souffler un air rafraîchissant sous les ors de la dynastie et la somptueuse cérémonie de mariage du

Introduction

prince William avec Catherine Middleton, beau succès de relations publiques, vient couronner tous ses efforts.

La reine n'est pas un gadget de luxe. Il n'est pas une activité importante du Royaume-Uni qui ne dépende d'elle. Elle est le chef suprême de l'Église anglicane. Elle est le généralissime des forces armées. La justice est rendue en son nom, les officiers prêtent serment à sa personne. Les passeports et déclarations d'impôts portent ses initiales. Son effigie est partout : des timbres-poste aux billets de livres sterling. Tout en Angleterre se fait au nom de la reine : On Her Majesty Service ! Elle est dans tout et partout. Ce ne sont là que des rites, mais ils sont pour les Anglais l'illustration quotidienne d'une réalité rassurante. Elle apporte au train-train monotone de la vie quotidienne nationale une touche indispensable de prestige.

Les Britanniques ont donc une véritable dette envers leur reine, une tendre affection pour celle qui n'a jamais renoncé et qui, en restant au-dessus de la mêlée politique, n'a jamais été prise en défaut. Sous son règne, le pays a connu les joies du succès et les affres de l'échec, démontrant qu'une nation créative pouvait renaître et se réinventer un avenir. L'originalité du parcours de la souveraine réside dans le fait d'avoir toujours incarné la continuité au milieu des ruptures : socialisme labour bon teint et conservatisme forcené, thatchérisme virulent et blairisme triomphant jusqu'à l'improbable tandem David Cameron/Nick Clegg. Elle a su maintenir les équilibres, n'est jamais sortie de son rôle et a marqué de son empreinte personnelle ces longues années tumultueuses.

Elle est à sa manière une sorte d'icône, un objet de fascination. Elle a toujours ses inconditionnels, ses fans. Elle représente à merveille un vague attachement, une nostalgie pour un mode de vie, des règles de conduite et des idéaux qui disparaissent peu à peu. Retranchée derrière ses rideaux de brume et de pluie, ses vapeurs de thé et ses froissements de tweed, elle est l'incarnation d'une britishness éternelle, entre les vertus du cricket et l'écoute de la BBC, le sens du gazon parfait et la musique d'Elgar, la passion des chevaux et l'indispensable Christmas pudding. Elle représente aussi le symbole vivant d'une époque qui s'achèvera un jour. L'ère élizabéthaine se conclura avec sa mort et rien ne sera plus tout à

Majesté !

fait comme avant. La monarchie continuera, mais sous une autre forme, moins éclatante et moins ostentatoire.

Pour bien des raisons, le sceau du secret a longtemps entouré tout ce qui touchait à la reine. Ses biographes savaient que ce culte du mystère, combiné avec l'extraordinaire respect qui étouffait toute information la concernant, même la plus insignifiante, rendait périlleux le récit de sa vie et l'ébauche d'un portrait psychologique fidèle. Puis de nombreux domestiques ont raconté l'envers du décor. Chacun y est allé de son récit lèse-majesté. Seuls ses corgis n'ont pas encore écrit de Mémoires ! La presse tabloïd a distillé son venin et tenté de lézarder la façade.

Majesté ! se veut le reportage, côté cour et côté jardin, de la vie de la reine. Celle d'une héroïne à la fois humaine et d'une dureté de diamant, inébranlable et désespérée, volontaire et fataliste, drôle et amidonnée, casanière et globe-trotteuse. Le portrait de la dernière géante des têtes couronnées. Une souveraine d'une trempe peu commune.

Pour cerner au plus près le personnage de la reine Elizabeth II, j'ai choisi pour les deux premières parties de ce livre une construction chronologique qui nous mènera jusqu'à nos jours. Ensuite viendra une plongée dans la vie quotidienne de la reine et des siens. Autant de croquis d'une peinture que j'espère fidèle, autant de facettes d'une vie monarchique marquée par les fastes de la tradition.

BMS

Première partie

PRINCESSE

1926-1952

I

LILIBET

E LLE N'ÉTAIT PAS DESTINÉE À RÉGNER et aucun adulte, pas même ses parents, ne pouvait imaginer à sa naissance qu'elle serait un jour reine d'Angleterre. Quand, au début de l'année 1926, les journaux britanniques se mettent à publier plusieurs photos du prince Albert, duc d'York avec sa femme, la duchesse Elizabeth, légèrement plus potelée que d'habitude, bien peu pressentent un heureux événement. Le *Sun* et les journaux à grand tirage n'existent pas encore. La future maman choisit d'accoucher au 17 Burton Street, dans la résidence londonienne de ses parents, au cœur de Mayfair.

La naissance de l'enfant le 21 avril 1926 est difficile et compliquée. D'une part, le bébé se présente par le siège, d'autre part, les médecins (sir Henry Simon et le Dr Walter Jagger) insistent pour le mettre au monde naturellement. C'est finalement après plus de vingt heures de travail qu'ils se décident à pratiquer une césarienne. À 2 h 40 du matin, la petite fille vient au monde. Un énorme soulagement pour les parents dans la mesure où la duchesse a fait une fausse couche l'année précédente et que le bruit a même couru qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfant. C'est cependant très protocolairement que le ministre de l'Intérieur, William Joynson-Hicks, a assisté à l'événement. En effet, depuis 1688 et le présumé complot de la bassinoire (par lequel on tenta

Majesté !

de remplacer par un autre le bébé de la femme de Jacques II), le gouvernement est tenu de vérifier la naissance de chaque nouveau-né potentiellement destiné à la « succession ».

Dans la nuit le roi George V et la reine Mary sont réveillés pour apprendre la venue de leur petite-fille. Elle est nourrie au sein pendant le premier mois et ce n'est que le 29 mai que l'enfant est baptisé dans la chapelle du palais de Buckingham par l'archevêque de Cantorbéry. On a fait venir pour l'occasion les fonts baptismaux en forme de lis doré du château de Windsor et le bébé porte une belle robe de baptême en satin et en dentelle créée pour la fille aînée de Victoria et arborée par la suite par tous les enfants royaux. La petite fille se nomme Elizabeth Alexandra Mary, référence à sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère. On attache peu d'importance au fait qu'Elizabeth soit aussi le prénom d'une reine marquante pour l'histoire du pays. « Elizabeth of York, cela sonne bien », souligne le nouveau père. Tout le monde note la délicatesse de Lilibet, avec sa peau rose, sa tête bien modelée, ses oreilles finement ourlées et ses yeux d'un bleu ardoise. Certains remarquent les yeux hérités de son père, le visage arrondi de sa mère et déjà le regard de l'aïeule, Victoria.

Treize mois plus tard, la reine Mary persuade son mari d'envoyer « Bertie » et sa femme en visite officielle en Australie et en Nouvelle-Zélande, un voyage qu'ils font par bateau et qui les éloigne ainsi de leur fille pendant cent vingt jours. Lors de leur absence, baby Elizabeth est conduite à Buckingham Palace où la reine peut alors la gâter comme elle n'a jamais gâté aucun de ses enfants. C'est un bébé sage et calme, « adorablement doux et serein ». Le 27 juin 1927, ses parents rentrent enfin au pays, chargés de tonnes de jouets, et la petite fille est présentée pour la première fois aux ovations de la foule sur le balcon du palais qui deviendra la scène de tant d'apparitions publiques au cours de sa vie et marquera tous les jours de fête de son existence. Après cette « première » sous les applaudissements, elle disparaît un peu de l'attention car ses parents déménagent au 145 Piccadilly où l'enfant va passer les dix années suivantes de sa vie.

À l'automne, une crise ébranle le clan familial. Le 19 novembre 1928, le roi George V tombe malade et on diagnostique un abcès au poumon. Certaines rumeurs circulent déjà sur sa mort. Son

état est critique mais ses médecins vont finalement prolonger son existence de sept années. On a cependant frôlé le pire et les fêtes de Noël à Sandringham sont tout simplement annulées. Les York semblent désormais une pièce incontournable de la famille royale. Une leçon d'histoire se prépare. Le destin est en marche. Mais sont-ils vraiment prêts pour être exposés ainsi, ce duc et cette duchesse d'York qui n'aspiraient qu'aux rôles secondaires et à une vie somme toute gentry, loin des affres de la Couronne ?

Le roman d'amour et le mariage des York sont une sorte de valse-hésitation et, pour mieux la comprendre, il faut se plonger dans l'enfance du marié. Le futur roi George VI naît le 14 décembre 1895 à York Cottage, sur le domaine de Sandringham. Dans le calendrier royal, ce n'est pas une date très heureuse car c'est ce jour-là que, en 1861, le prince Albert, l'époux tant aimé de la reine Victoria, est mort. Puis, sa deuxième fille, la princesse Alice a choisi de disparaître le 14 décembre 1878. Le 14 décembre évoque donc une certaine fatalité. D'ailleurs quand le bébé vient au monde, la reine Victoria manifeste son mécontentement de voir un événement faste pour ses petit-fils et petite-fille se produire à une date qui lui rappelle de si douloureux moments. Pour l'apaiser, on donne le prénom d'Albert au nouveau-né que tout le monde continuera d'appeler Bertie. Le prince George et son épouse Mary ont déjà un fils, Edward (plus connu sous le nom de David), né dix-huit mois plus tôt et tout le monde sait bien que le couple aurait voulu une fille. La famille de George et Mary se multipliera encore avec la naissance successivement de la princesse Mary, future « princesse royale » (en 1897), du prince Henry, futur duc de Gloucester (en 1900), du prince George, futur duc de Kent (en 1902) et du prince John (1905-1919).

Bertie a une enfance spartiate, typique de la vie d'une maison de la campagne anglaise de l'époque sur le domaine de Sandringham. Comme tant d'autres enfants des classes supérieures, Bertie et ses frères sont d'abord élevés par des nounous et une gouvernante qui règnent sur l'espace au-delà de la porte battante du premier étage où ils sont confinés. Une fois par jour à l'heure du thé, très théâtralement, les enfants sont présentés à leurs parents. On a veillé à les coiffer et à les parer de leurs plus beaux vêtements. Ils grandissent dans le respect de leurs parents. En premier lieu,

Majesté !

ils doivent garder leurs distances en permanence. « Malgré son affection indiscutable pour nous tous, écrira Edward, mon père préférait les enfants dans l'abstrait. L'idée qu'il se faisait de la place d'un petit garçon dans le monde des adultes tenait en une phrase : les enfants sont là pour qu'on les regarde, pas pour qu'on les écoute. » Les petits, à ses yeux, sont des matelots bruyants et curieux, et lui, il est leur capitaine. Il faut donc respecter la discipline, dans la tradition maritime. Généralement, cela a lieu dans la bibliothèque paternelle. Si les garçons ont du retard pour prendre le thé, on leur passe un savon. S'ils parlent trop fort ou s'ils ne s'expriment pas assez clairement, on les envoie au lit sans souper. Si leurs souliers sont légèrement éraflés, on leur retire la permission de jouer. Si une nounou ou un précepteur signale un manquement à l'étiquette, l'on fait donner la canne. La bibliothèque de papa, où sont rangés les fusils, est « un lieu de réprimandes et de punitions », racontera Edward.

Un certain sadisme affecte l'enfance. Une nurse pince facilement Edward pour le faire brailler quand ses parents entrent dans la pièce. La même nurse empêche Bertie de bien digérer en le promenant dans un landau aux ressorts très durs. Les mauvais traitements sont fréquents. Le prince George terrorise volontairement ses enfants. Il a aussi l'habitude désagréable pour ses amis de faire en public des remarques désobligeantes sur ses fils et Mary le craint trop pour les protéger de ses brimades. C'est un victorien rigide. Edward deviendra presque anorexique et agité de tics nerveux. Un anxieux profond. Bertie qui souffrira toujours d'une digestion difficile doit porter des attelles pendant des heures dans la journée et durant son sommeil, car il a les genoux cagneux comme son père. En outre, il est gaucher, mais, comme c'est le cas alors, on le contrarie et le force à tout faire de la main droite. Les psychologues y verront la cause d'un comportement problématique évident. Le bégaiement vient s'ajouter à ces difficultés, dont il est, d'une certaine manière, le résultat. Le phénomène se manifeste vers sept-huit ans. Cette infirmité vocale est un sérieux handicap. Au début, on parle « d'une affection nerveuse, qui lui gèle la parole dans la gorge ». Il est en fait bègue, mais il hache moins ses phrases, achoppe ou se reprend moins en parlant, qu'il ne se trouve parfois réduit à une sorte de mutisme par la contraction qui bloque

soudain son pharynx et l'empêche d'articuler certaines syllabes. Il ne peut tenir de conversation qu'au prix d'efforts titanesques. Si jamais l'enfant a la moindre once d'ambition, ce défaut d'élocution dissipe certainement jusqu'à ses moindres velléités de jouer un rôle de premier plan. Ce bégaiement ajouté aux taquineries de ses frères, à la timidité de sa mère et au style de quartier-maître de son père n'augurent rien de bon.

Il n'en veut cependant à personne. Malgré tous ses handicaps, c'est un enfant foncièrement bienveillant ; l'admiration qu'il porte à son frère aîné, Edward, frise l'adoration mais il n'éprouve pas un sentiment d'envie. De temps en temps, le duc d'York emmène ses fils à la pêche, leur apprend à chasser, leur enseigne le cricket. Mais il est toujours le supérieur, le tyran, exprimant un point de vue sans nuances, ferme pour obtenir une soumission immédiate, inflexible pour les règles de conduite, d'habillement et d'ordre. Le plus déroutant sans doute aux yeux des gamins, c'est que l'expression paternelle, enjouée, puisse à tout instant se transformer en une colère folle au prétexte d'une petite infraction. Le boudoir maternel est bien différent de la bibliothèque paternelle. Là, on gronde moins les enfants. On les instruit. Elle leur fait la lecture, leur montre des livres d'images, leur apprend des épisodes de l'histoire, raconte des anecdotes de son passé en Europe et leur enseigne (même aux garçons) le crochet et la tapisserie. Mary n'est cependant pas une femme très démonstrative. Il lui manque le sens d'une véritable tendresse.

L'éducation d'Edward et Bertie devient bientôt l'affaire d'un précepteur français. Mais il n'en reste pas grand-chose car il parle fort bien l'allemand. Mr. Hansell est le type même de l'oxonien, svelte, positif, quelque peu pédant. Sur une photographie, on le voit se promener entre Edward et son frère vêtus en Écossais, et souligner d'un geste de la main droite une explication qui, visiblement, n'intéresse aucun des deux élèves. Selon les principes de l'aristocratie anglaise, ils reçoivent de cet homme une éducation plus sportive qu'intellectuelle et quand, à leur treizième année, les leçons particulières prennent fin, ils répondent à l'idéal anglais en ce sens qu'ils sont moins versés dans l'histoire, les mathématiques et les langues que dans le cricket, le golf et l'équitation.

Majesté !

L'École navale royale d'Osborne attend désormais Bertie. Mais se voyant si jeune arraché à ses leçons particulières et jeté dans une institution, parmi cent autres cadets uniformément vêtus, le prince, avec sa nature inquiète et délicate, éprouve tout d'abord de l'effroi. La brutalité ambiante n'aide en rien. Bertie n'est jamais allé à l'école avec des garçons de son âge et n'a jamais même assisté à un cours de plus de trois personnes. Il a mené jusqu'alors une vie sociale anormalement solitaire et protégée. L'entrée de ce garçon pâle, timide, bredouillant n'est pas simple. Étrangement, un sentiment de rébellion se produit en lui, annonciateur d'autres tempêtes. Il est furieux contre lui-même, contre ce qu'il considère comme son destin : celui d'un bègue qu'on prend trop souvent pour un crétin. Ce qui est injuste, même s'il ne se distingue nullement en cours. Mais ses colères violentes obligent ses condisciples à se tenir sur leurs gardes. Très vite, il faut admettre que le jeune prince Bertie n'est pas un imbécile, quelle que soit la médiocrité de ses notes. La vie à Osborne est celle de toutes les écoles militaires. Les journées se déroulent à pas redoublés. C'est à cette période que meurt son cher grand-père Edward VII. Son père est désormais roi. Le trône se rapproche soudain. Malgré de piètres résultats scolaires, Bertie intègre, comme son frère avant lui, le Royal Naval College de Dartmouth.

Après deux ans à Dartmouth, il embarque pour six mois à bord du croiseur *Cumberland*. Le 15 septembre 1913, à l'âge de dix-sept ans, il est affecté à un cuirassé. Premiers pas de sa carrière d'officier de marine. Si George V adorait la marine, Bertie vénère surtout la Navy en tant qu'institution. Il n'aime guère la mer elle-même et il est particulièrement vulnérable au mal de mer.

Mais d'autres défis l'attendent désormais. Le 3 août 1914, le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne. Le cuirassé du prince quitte Portland et rallie les Orcades, avec pour mission d'interdire aux Allemands l'entrée nord de la mer du Nord. Parti avec son bâtiment, Bertie est victime de graves ennuis de santé au bout de trois semaines. On lui enlève l'appendice. Il finit par rejoindre l'état-major de l'Amirauté mais y trouve le travail ennuyeux. Il retourne sur son navire mais son estomac le fait à nouveau souffrir. Il passe le reste de l'année à terre, d'abord en Écosse puis à Sandringham, seul avec son père, et les deux hommes

miraculeusement se rapprochent. L'époque est étrange. Le roi a peu à faire en temps de guerre, sinon stimuler le sentiment national. Il pense qu'il est surtout important de donner l'exemple. Au palais, la nourriture est rationnée, les menus allégés et le roi en vient à interdire la consommation d'alcool à la cour. Les chevaux des écuries royales sont réquisitionnés pour tirer des ambulances et la reine Mary passe son temps à visiter les hôpitaux. George V gagne le respect de ses sujets en remplissant consciencieusement ses devoirs royaux, grâce aussi à ses nombreux uniformes militaires et au plaisir évident qu'il prend à les porter pendant les parades royales. Il est pour ses sujets le père de la nation, il personnifie leurs valeurs.

Avec la paix, Bertie, comme beaucoup d'officiers de retour du front, entre à l'université de Cambridge. Sur le moment, personne ne sait vraiment pourquoi, en tant que deuxième fils, il a besoin de telles connaissances, mais elles se révéleront précieuses. Cependant, Bertie a beau faire tout ce qu'on attend de lui, son défaut d'élocution (et la gêne qu'il lui cause) associé à la timidité continue de lui peser. Le contraste ne peut être plus frappant avec son frère aîné, qui goûte de plus à l'adulation de la presse et du public. Le prince Edward monte dans un biplan et vole en solo. Il aime le jazz, se rend à des soirées privées en compagnie de femmes aux cheveux coupés court, en jupe courte et maquillage voyant. Dès cette époque, il devient un pivot de la vie mondaine à Londres. Les premières rumeurs circulent sur sa liaison avec une femme mariée de douze ans son aînée, lady Marion Coke. Au même moment, il a une relation avec lady Sybil Cadogan. Edward danse jusqu'à l'aube, file se baigner dans la piscine d'un ami et s'éclipse pour une partie de squash avant de réapparaître pour séduire de jeunes dames au dîner. C'est un prince play-boy, incroyablement séduisant, qui s'affiche bientôt avec Mrs. Frieda Dudley Ward. Curieusement, Edward n'a pour maîtresses que des femmes dont il sait qu'elles ne peuvent devenir des épouses légitimes. Sa conduite exagérément libertine ne cesse de l'éloigner de son père. En fait, on sait aujourd'hui que le roi George V se retrouve davantage dans son second fils plutôt que dans l'aîné. Droiture, simplicité, amour de la tradition devaient les rapprocher, tandis que la personnalité plus complexe et plus intéressante d'Edward, sa

Majesté !

résolution à ne jamais suivre la tradition, à marcher toujours avec son temps, devaient l'éloigner des deux autres.

Surtout le prince de Galles, observateur réfléchi, diverge de plus en plus d'une société qu'il juge anachronique. Il comprend que l'idée monarchique, vieillie, doit être renouvelée par en bas, et l'Establishment le considère vite comme un danger imminent. Le roi s'inquiète de plus en plus de l'amour presque obsessionnel de son fils aîné pour la modernité, de son dédain pour le protocole royal. Edward commence à être un problème d'autant qu'il est incroyablement populaire. N'a-t-il pas osé, lors d'une grande grève, verser de l'argent à la caisse des mineurs ?

Bertie est certes moins inquiétant. En mars 1919, il prend ses premières leçons de pilotage. Il déteste cela autant que la marine, mais il se soumet aux ordres de son père. À l'issue de la session de formation, ses entraîneurs le déclarent à la fois trop fragile et trop nerveux pour piloter, même s'il a fait ses preuves comme chef d'escadrille. Bertie est trop tendu et sa diction est trop difficile. Dans un avion, il pourrait provoquer une catastrophe. Le 4 juin 1920, il est fait duc d'York. En sa qualité de président de la Boy's Welfare Society, le duc commence à visiter des mines de charbon, des usines et des gares de triage, ce qui lui vaut le surnom réducteur de « prince du travail ». À partir de juillet 1921, il lance une expérience sociale intéressante : une série de camps d'été censés rassembler des jeunes issus de milieux sociaux différents. Bertie montre le tempérament consciencieux, voire l'intelligence de son arrière-grand-père le prince Albert tandis qu'Edward rappelle facilement son grand-père Edward VII, le jouisseur, jusque dans son goût des liaisons dissimulées avec des femmes mariées.

Bertie est curieusement le premier à utiliser le mot de « firme » pour décrire la famille royale en termes d'affaires et d'entreprise. Il a compris la volonté de la cour : après la guerre, la seule mission du monarque et de sa famille est d'assurer leur propre perpétuation, et ils n'y arriveront qu'en appliquant les techniques utilisées par les hommes d'affaires modernes pour promouvoir leurs firmes. Avec une campagne de publicité « ciblée », et en se mettant convenablement en valeur. L'expression « firme » suggère surtout que les membres de la famille royale ne suivent pas des chemins séparés car ils sont liés entre eux, comme les membres d'un conseil

N° d'édition : L.01EUCN000452.N001
Dépôt légal : avril 2012